

# RÉVOLTE

PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

duite. Ils ont de la paterie et savent faire du commerce d'échange; la coutume veut que le marchand leur donne les denrées, après quoi ils retournent dans leurs demeures et rapportent les produits naturels demandés par le marchand; s'ils ne peuvent rapporter ce qui est exigé, ils rendent les denrées européennes (1). Ce sont des chasseurs de têtes, et en agissant ainsi, ils poursuivent la vengeance du sang. « Quelquefois, dit Finsch, l'affaire est soumise au rajah de Namolotte, qui la termine en infligeant une amende. »

Quant ils sont bien traités, les Papuas sont très aimables. Miklukho Maklay débarqua sur la côte est de la Nouvelle-Guinée, suivi d'un seul homme, séjourna pendant deux ans parmi des tribus réputées comme cannibales et les quitta avec regret; il retourna pour vivre une année encore avec eux; il n'eut jamais à se plaindre de quelque conflit. Il est vrai qu'il avait pris comme règle de ne jamais — sous n'importe quel prétexte — dire quoi que ce soit qui fût contraire à la vérité ou de faire quelque promesse qu'il n'aurait pu tenir. Ces pauvres créatures, qui ne savent pas même comment obtenir du feu, et le conservent soigneusement dans leur huttes, vivent dans leur communisme primitif, sans chefs, et dans leurs villages elles n'ont jamais de querelles valant la peine d'en parler. Ils travaillent en commun, juste assez pour se procurer la nourriture du jour; ils élèvent leurs enfants en commun; et le soir, ils s'habillent aussi coquettement que possible et dansent. Comme tous les sauvages, ils aiment à danser. Chaque village a son *barla* ou *balai*, la « longue maison » ou la « grande maison » — pour les hommes célibataires, pour les fêtes et danses et pour les discussions des affaires communes, — encore un trait qui est commun à la plupart des habitants des îles de l'Océan Pacifique, aux Esquimaux, aux Indiens rouges et ainsi de suite. Des groupes entiers de villages vivent en bons termes et se rendent visite les uns aux autres en bloc.

Malheureusement, des conflits entre villages ne sont pas rares, — non qu'ils soient provoqués par « le surplus de la population » ou par la compétition, inventions d'un siècle mercantile, mais surtout par suite de superstition. Aussitôt que quelqu'un se sent malade, ses amis et ses parents se rassemblent et discutent gravement pour connaître celui qui pourrait bien être la cause de la maladie. Tous les ennemis possibles sont passés en revue, chacun confesse ses propres petites querelles, et finalement le motif réel est découvert. Un ennemi du village voisin a fait naître le mal, et on décide une incursion dans ce village. C'est ainsi que ces querelles sont assez fréquentes, même entre les villages des côtes, sans parler des montagnards cannibales, qui sont considérés comme de vrais sorciers et des ennemis, quoique, en les examinant de plus près, on les

trouve exactement le même peuple que leurs voisins des côtes de la mer (1).

Quantité de pages frappantes pourraient être écrites sur l'harmonie qui existe dans les villages entre les habitants polynésiens des îles de l'Océan Pacifique. Mais ils appartiennent à un degré plus avancé de la civilisation. Nous prendrons donc maintenant nos exemples dans l'extrême nord. Je dois faire remarquer cependant, avant de quitter l'hémisphère sud, que même les Fuégiens, dont la réputation a été si mauvaise, apparaissent sous un jour beaucoup plus favorable, depuis qu'ils commencent à être plus connus. Quelques missionnaires français qui ont vécu chez eux ne citent aucun acte de malveillance dont ils auraient eu à se plaindre. Dans leurs clans, comprenant de 120 à 150 âmes, ils pratiquent le même communisme primitif que les Papuas; ils partagent tout en commun, et traitent fort bien leurs vieillards. C'est la paix qui prévaut parmi les tribus (2).

Chez les Esquimaux et leurs proches congénères, les Thlinkets, les Koloshes et les Aléoutes, nous trouvons un des exemples de ce que peut avoir été l'homme à l'époque glaciaire. Leurs instruments ne diffèrent guère de ceux de l'homme paléolithique et quelques-unes de leurs tribus ne connaissent pas la pêche: il prennent le poisson simplement à l'aide d'un harpon (3).

Ils connaissent l'usage du fer, mais le reçoivent des Européens ou le trouvent sur des navires naufragés. Leur organisation sociale est fort primitive, quoiqu'ils soient sortis déjà de l'étape du « mariage communal », même avec les restrictions gentiles. Ils vivent en famille, mais les liens de la famille sont souvent brisés; ils changent souvent de femmes et d'époux (4).

La famille, cependant, restent unies en clans et comment pourrait-il en être autrement? Comment pourraient-ils soutenir la lutte si dure de leur vie, s'ils ne combinaient pas étroitement leurs forces? C'est ce qu'ils font, et les liens de la tribu sont les plus étroites là où la lutte pour la vie est la plus ardue, notamment dans le nord-est du Groenland. La « maison longue » est leur habitation habituelle et plusieurs familles y logent, sépa-

(1) *Izvestia* de la Société russe de géographie, 1888, pp. 161 et suivantes. Peu de livres de voyage donnent une meilleure idée des petits détails de la vie quotidienne des sauvages que ces esquisses du livre de notes de Maklay.

(2) L.-F. MARTIAL, *Mission scientifique au cap Horn*, Paris, 1883, vol. I, p. 182-201.

(3) Capitaine HOLM, *Expédition dans l'est du Groenland*.

(4) En Australie, on a vu des clans entiers échanger leurs femmes dans le but d'éviter une calamité. (Post, *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Familienrechts*, 1890, p. 342.) Resserrer les liens de fraternité, voilà leur spécifique contre les calamités.

(1) La même pratique existe chez les Papuas de la baie de Kaimani, qui ont une grande réputation d'honnêteté. « Il n'arrive jamais qu'un Papua soit infidèle à sa promesse », dit Finsch dans *Neuguinea und seine Bewohner*, Brême, 1865, p. 829.

## L'APPUI MUTUEL CHEZ LES SAUVAGES

(IV — Suite.) (1)

Le sentiment de l'amitié leur est connu: il est fait chez eux. Les personnes faibles sont ordinairement entretenues; les malades sont bien soignés; ils ne sont jamais abandonnés ou tués. Ces tribus sont cannibales, mais elles mangent rarement des membres de leur propre tribu (elles le font seulement, je suppose, lorsque le sacrifice est ordonné par des principes religieux); ils ne mangent que des étrangers. Les parents aiment leurs enfants, jouent avec eux et les chérissent. L'infanticide rencontre l'adésion de tous. Les vieillards sont très bien traités et ne sont jamais mis à mort. Aucune religion, pas d'idoles, rien que la crainte de la mort. Des mariages polygames. Les querelles s'élevant entre eux sont réglées par des duels dans lesquels ils combattent avec des sabres et des boucliers de bois. Pas d'esclaves, aucune espèce de culture; pas de poterie, pas de vêtements, à l'exception d'un tablier porté parfois par certaines femmes. Le clan se compose de deux cents individus, divisés en quatre classes d'hommes et quatre classes de femmes; le mariage n'est permis qu'entre les classes habituelles, jamais dans la gens.

Quant aux Papuas, très apparentés aux précédents, nous avons le témoignage de G. L. Bink, qui a séjourné dans la baie de Geelwink, de 1871 à 1883. Voici en substance ses réponses au même questionnaire (2):

Ils sont sociables et gais; ils rient beaucoup. Plutôt timides que courageux. L'amitié est relativement forte parmi les personnes appartenant à des tribus différentes et plus forte encore à l'intérieur de la tribu. Un ami payera souvent la dette de son ami: la condition est que celui-ci rembourse la somme sans intérêts aux enfants du prêteur. Ils soignent les malades et les vieillards; ces derniers ne sont jamais abandonnés, et en aucun cas tués — à moins que ce ne soit un esclave ayant été malade fort longtemps. — Les prisonniers de guerre sont parfois mangés. Les enfants sont fortement adulés et aimés. Les prisonniers vieux et faibles sont tués, les autres sont vendus comme esclaves. Ils n'ont pas de religion, pas de dieux, pas d'idoles, d'autorité aucune espèce; l'homme le plus âgé de la famille est le juge. En cas d'adultère, un dommage est payé, dont une partie va à la *negoria* (la communauté). Le sol est considéré comme commun, mais la récolte appartient à celui qui l'a pro-

(1) Voir les numéros 21, 22 et 23.

(2) *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1888, vol. XI, p. 386.

rées les unes des autres par des morceaux de vieilles fourrures, ayant en front un passage commun. Quelquefois, la maison a la forme d'une croix et un feu commun est entretenu au centre du bâtiment. L'expédition allemande qui hiverna près d'une de ces maisons affirme « qu'aucune querelle ne troubla la paix, qu'aucune dispute ne survint quant à l'usage de ce petit espace, et cela pendant toute la durée de cet hiver si long ». Ils considèrent comme une inconvenance toute gronderie ou même toute parole peu aimable, si elle n'est pas produite sous la forme légale de la coutume, c'est-à-dire chanson moqueuse (1). Une étroite cohabitation et une large indépendance ont suffi pour maintenir pendant des siècles ce respect profond des intérêts de la communauté, respect qui est le trait caractéristique de la vie des Esquimaux. Même dans leurs communautés plus grandes « l'opinion publique est le juge suprême; la punition consiste généralement à blâmer sous les yeux du peuple celui qui a failli » (2).

La vie de l'Esquimaux est basée sur le communisme. Ce qu'il prend à la chasse ou à la pêche appartient au clan. Mais dans plusieurs tribus, particulièrement dans l'ouest, sous l'influence des Danois, la propriété privée pénètre dans leurs institutions. Ils ont cependant un moyen original d'obvier aux inconvenients résultant d'une accumulation de richesses personnelles, qui auraient bientôt fait de détruire l'unité de leur tribu.

Lorsqu'un homme est devenu riche, il convoque le clan entier à une grande fête, et après avoir beaucoup mangé avec ses invités, il leur partage à tous sa fortune entière.

Sur la rivière Yukon, dans l'Alaska, Dall a vu une famille distribuant ainsi 10 fusils, 10 vêtements complets de fourrure, 200 chapelets de perles, de nombreuses couvertures, 10 peaux de loups, 200 castors et 300 zibelines. Après cela, ils enlevèrent leurs habits de fête, les donnèrent et, se revêtant de vieilles fourrures usées, ils adressèrent quelques mots à leurs frères du clan, disant que quoique maintenant plus pauvres que n'importe qui d'entre eux, ils avaient gagné leur amitié (3).

De semblables distributions de richesses semblent être une habitude régulière chez les Esquimaux et avoir lieu à une certaine saison, après une exposition de tout ce qui a été acquis pendant l'année (4). Pour moi, ces distributions révèlent une institution très ancienne, contemporaine de la première apparition de richesses personnelles; elles durent être un moyen de rétablir l'égalité parmi les membres d'un clan. Les distributions périodiques de terre et l'abandon périodique de toutes les dettes qui avaient lieu dans les temps historiques, ont dû être un reste de cette vieille coutume.

(A suivre).  
(La Société Nouvelle).

P. KROPOTKINE.

(1) Dr H. RINK, *Les tribus des Esquimaux*, p. 26 (*Meddelelser om Gronland*) vol. XI, 1887.

(2) Dr RINK, *loc. cit.*, p. 24. Les Européens, grands dans le respect de la loi romaine, sont rarement capables de comprendre cette force de l'autorité de la tribu. « En fait, écrit le Dr Rink, ce n'est pas une exception, mais une règle, que les hommes blancs, qui ont séjourné pendant dix ou vingt ans chez les Esquimaux, reviennent sans aucune augmentation réelle de leurs connaissances des idées traditionnelles sur lesquelles est basé leur état social. L'homme blanc, qu'il soit missionnaire ou marchand, est inébranlable dans son opinion dogmatique que l'Européen le plus vulgaire vaut mieux que l'Indigène le plus distingué. » (*Les tribus des Esquimaux*, p. 31.)

(3) DALL, *Alaska et ses ressources*, Cambridge, U. S., 1870. ELIE BELES, *Les Primitifs*, Paris, 1885.

(4) Dall l'a vu dans l'Alaska, Jacobsen, à Ignitok, dans le voisinage du détroit de Behring. Gilbert le mentionne chez les Indiens Vancouver, et le Dr Rink, qui décrit les expositions périodiques dont nous venons de parler, ajoute: « La raison principale de l'accumulation de richesses personnelles, c'est de pouvoir les distribuer périodiquement. » Il mentionne aussi (*loc. cit.*, p. 31) la destruction après la mort, de la propriété acquise par l'individu pendant sa vie, dans le même but d'égalité.

## LE CERVEAU DE L'HOMME

Bischoff, célèbre professeur de l'Université de Saint-Petersbourg, terrible ennemi de l'émancipation féminine, soutenait que la femme est physiquement impropre aux études scientifiques, basant son opinion sur le poids de son cerveau, 1,250 grammes, inférieur de cent grammes à celui de l'homme.

Pour confirmer sa théorie par les faits, Bischoff exigea par testament que son cerveau fût pesé, donnant à priori comme résultat probable le poids moyen de 1,350 grammes.

En exécution de ce testament le cerveau du savant fut ouvert et pesé et, à la surprise générale, il fut trouvé inférieur de cinq grammes au poids du cerveau de la femme la moins intelligente.

(A *Revolta*, de Lisbonne).

## LE PROLÉTARIAT OUVRIER (1)

L'Esprit-Saint disait, en son temps, que l'homme exposé au péril ne manque jamais d'y succomber. La maxime est, il faut l'avouer, assez pessimiste, mais elle est rarement en défaut. C'est celle des moralistes pratiques; ils font infiniment peu de fond sur les forces humaines. Ils pensent que les individus sont ce que les font les circonstances où ils sont placés. Il y a en vérité de longs siècles qu'on nous sermonne; l'effet des sermons est peu de chose. Il ne serait que temps d'entrer enfin dans la voie des conceptions positives.

L'unique moyen sérieux de rectifier les êtres humains est de réformer leurs conditions. Dire que l'ouvrier est vicieux revient à confesser que votre ordre économique est institué sur un pied vicieux par rapport à l'ouvrier. Si celui-ci est ignorant et crapuleux, est-ce de propos délibéré? A prouve que cet homme vicieux, ou vicie, est en effet, par ses facultés naturelles, le premier venu, ni plus ni moins valant qu'un autre, et qu'une foale d'autres autour de lui sont au même point. Il y a là-dessus une cause générale plus forte que toutes vos morales; les objurgations n'y feront rien.

Il est ridicule de demander à l'homme qui vit dans le tumulte des villes les aptitudes ou qualités qui distinguent l'homme solitaire, et vice versa. Si l'ouvrier pouvait devenir le bon sujet qu'on voudrait faire de lui, il tomberait au dessous de ce qu'il est, car il serait réduit à l'état d'imbécillité. C'est, il est vrai de le dire, l'idéal qu'on se propose.

Au résumé, l'esprit de la masse ouvrière est ce que peut être celui d'une classe d'individus qui se trouvent vivre dans le tourbillon de la vie collective, subissant ses abus, voyant de près ses désordres.

Vous reprochez à cette classe son incurie; vous venez lui conseiller l'épargne et la prévoyance. C'est une amère dérision. Où voulez-vous que les salariés prennent des habitudes d'économie s'ils ne peuvent mettre, comme on dit, un sou de côté; si leur indigence entretenue systématiquement est le fondement de votre état social; si tout est combiné, ainsi que nous l'avons vu, pour incessamment les réduire à l'expression la plus resserrée de l'existence au jour le jour? On connaît la maxime de vos politiques: *Le travail est un frein...* Enfermé dans ce cercle sans issue de la pénurie quotidienne, comment l'ouvrier ferait-il pour ne pas se laisser aller au désespoir et à l'incurie?

En admettant des conjonctures exceptionnellement favorables, il faut à l'homme qui vit du travail de ses mains cinquante années de privations pour accumuler centime par centime de quoi ne

(1) Fragment d'un ouvrage, à paraître, de E. Leverdays.

time? L'économie est un archaïsme du temps des têtes à perruques. Quand votre société est au pillage, l'avenir nul, l'Etat si loin de pouvoir offrir des garanties qu'il donne d'en haut l'exemple de la vie au jour le jour, fort empêché de pourvoir à sa propre existence, c'est alors que vous venez prêcher au travailleur de vivre d'économie! Vous vous moquez. Est-ce donc la peine de se condamner pendant cinquante années, en vue de résultats si lointains, si aléatoires, si précaires, à trainer l'existence d'un pleutre?

Il y a ce que se dit l'ouvrier, et il prendra le temps comme il vient; il pense qu'au moins il aura vécu dans la mesure où il lui est donné de vivre, il ne sera pas enterré vivant; il aura sauvé son âme d'homme, il ne se sera pas fait crétin; et, si l'on veut être de bonne foi, tout considéré, tout pesé, on reconnaîtra qu'il a raison.

On reproche surtout à l'ouvrier ses habitudes d'ivrognerie. Nous sommes loin de dire que le reproche ne soit pas fondé; ces habitudes sont déplorables et suffiraient à elles seules pour empêcher l'ascension des classes laborieuses. Mais sait-on bien généralement de quoi on se mêle de parler? Comprend-on ce que doit être dans l'après-midi du dimanche, quand il est sorti de l'atelier, la disposition d'un homme qui a peiné six jours durant douze, quatorze heures et même plus dans les moments d'urgence, ne rentrant chez lui que pour les repas ou le sommeil, vivant en général dans un air méphitique, nourri toute la semaine de lentilles assaisonnées d'un dé de lard, accueilli par une femme hargneuse avec des enfants souffreteux dans un chenil de quinze pieds carrés où tout est misère et dégoût? Comprendra-t-on que cet homme-là, si, comme on dit, il n'est pas de bois, — et Dieu sait de quel bois! — éprouve un impérieux besoin de sortir violemment de lui-même? Tant qu'il garde un reste de vigueur, l'homme a peu d'aptitude pour la résignation: il faut qu'il soit exténué de corps et d'âme, diminution peu accordable aux exigences du travail et qu'on ne saurait guère obtenir que des influences combinées de l'extrême misère et de la religion. L'ouvrier va donc se remonter chez le marchand de vin, où il rencontre les camarades. Avec un litre de bleu et trois ou quatre verres d'eau-de-vie, il a bientôt fait une dépense de vingt à vingt-cinq sous quand tout manque au ménage; prodigalité scandaleuse, et chose encore plus scandaleuse, il est saoul pour toute la journée: *immundus erit usque ad vesperum*. Que voulez-vous? Son système nerveux af-